

RAYMOND GUÉRIN

QUAND VIENT
LA FIN

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

suivi de

APRÈS LA FIN

nrf

GALLIMARD

99.1/83

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

ZOBAIN, *roman*

QUAND VIENT LA FIN suivi de APRÈS LA FIN, *roman*

ÉBAUCHE D'UNE MYTHOLOGIE DE LA RÉALITÉ, *roman*

I. L'APPRENTI

II. PARMIS TANT D'AUTRES FEUX

III. LES POULPES

LA CONFESSION DE DIOGÈNE, *essai*

EMPÉDOCLE, *théâtre*

QUAND VIENT LA FIN

RAYMOND GUÉRIN

QUAND VIENT
LA FIN

*Édition revue
et corrigée*

SUIVI DE

APRÈS LA FIN

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1945.*

Extrait de la publication

à JEAN PAULHAN

Où que votre vie finisse, elle y est toute.
L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est
en l'usage : tel a vécu longtemps, qui a peu
vécu, attendez-vous y pendant que vous y êtes.
Il gît en votre volonté, non au nombre des ans,
que vous avez assez vécu.

MONTAIGNE

(*Essais*, Livre I, chapitre XX).

C'était un être qui s'ennuyait aussitôt qu'il
n'avait pas quelque chose à faire, son cœur ne
lui fournissait absolument rien.

STENDHAL

(*Lamiel*).

« Toutes les carrières sans profit pour soi sont
horribles, — celles qui ne rapportent que de
l'argent — et si peu qu'il faut recommencer sans
cesse. Quelles stagnations ! Au moment de la
mort qu'auront-ils fait ? — Ils auront rempli
leur place. — Je crois bien ! ils l'ont prise aussi
petite qu'eux. »

ANDRÉ GIDE

(*Paludes*, Portrait de Richard).

I

TOUT le jour une épaisse chaleur a régné. Même pendant le dîner, après chaque gorgée d'eau bue, la sueur montait, annonçant son approche par un picotement de la peau, puis coulait sur le front, sur les joues.

Ce n'est que vers la tombée de la clarté que soudain le temps a changé. Une minute avant, une seconde, on étouffait. Mais alors le vent est venu. Il a commencé par les arbres. L'énorme chêne du jardin a frissonné, secoué comme par ses racines. Des volets ont claqué. Un chien a aboyé. Une femme à une fenêtre a dit : « Tiens, voilà l'orage. » Dans le ciel, les oiseaux rapides ont semblé fuir un danger. Bientôt visibles, de gros nuages se sont bousculés. Et dans la véranda large ouverte, j'ai senti ma peau rafraîchie.

Mais ce n'est pas de moi qu'il est question ce soir, c'est de mon père. Je l'ai quitté ce tantôt une fois de plus, sans oser ce simple geste d'amitié, auquel, je veux l'imaginer, il serait si sensible. Je sais bien qu'il en eût profité pour me retenir un peu plus près de lui, sans en avoir l'air. Il m'eût montré des papiers d'affaires, me les eût lentement, je dirais presque, tortueusement commentés, prétextant sa mauvaise vue pour lire mot à mot, bredouillant des explications, que par nature, je n'aurais pu m'empêcher de lui faire préciser. Si je le quitte rapidement, si je m'abstiens même parfois d'aller lui serrer la main, de lui demander comment il a passé la journée, ce qu'il a fait, qui il a vu, enfin de lui montrer que je le considère comme un être vivant, que je prends intérêt à sa vie, c'est qu'il n'a aucune retenue et s'étale aussitôt et si longuement, que je suis quand même obligé

à la fin (de crainte de n'en plus sortir, de manquer mes rendez-vous, ou de perdre ma soirée) de rompre d'un mot hargneux qui, sans doute, le peine et le froisse davantage que si j'affectais une indifférence égoïste.

Maintenant que la nuit est close, écrivant à la lueur de la lampe, lancé à la découverte de cet être qu'est mon père, je ne me demande pas si ma curiosité va vaincre le sommeil ou si au contraire le sommeil va l'emporter tout à l'heure sur ma curiosité, mais je cherche à trouver la raison qui, après des mois et des mois de malaise, m'a poussé à tenter cette épreuve. Pas une fois ne m'est venue l'idée que je pourrais tirer quelque récit ou quelque portrait de cette vie. Ce qui me conduit, je le sens à mesure que j'avance, c'est bien uniquement la curiosité. Quel homme est mon père ? Quel homme a-t-il été ou n'a-t-il pas été ? Comment a-t-il vécu ? Qu'a-t-il espéré, exigé de la vie ? Qu'a-t-il réalisé ? Je ne sais pas encore si je parviendrai à résoudre toutes ces énigmes. Toutefois, j'ai le sentiment qu'en reprenant un à un les éléments que je possède, il est possible que je découvre la cause de ces mouvements qui me rendent si incompréhensibles son caractère et ses façons.

A plusieurs reprises, j'ai formé le dessein de le questionner, de provoquer ses confidences. Je n'ai réussi qu'à entendre des regrets, qu'à subir des anecdotes sans prix. Jamais rien qui puisse me laisser croire que cet homme a réfléchi sur sa vie. Au contraire, on dirait toujours qu'il n'a eu qu'un souci : se fuir ; qu'une ambition : s'enrichir.

Quant aux paroles directement rapportées par lui — il a une mémoire prodigieuse dont je montrerai plus loin quelques effets — je les oublie instantanément et je n'ai pas assez de cruauté malgré mes apparences, pour lui demander la permission de les noter. J'en conserve dans mon cerveau l'esprit et la couleur, mais les mots mêmes ont fui. De tous ces interrogatoires maladroits il me reste un canevas plein de lacunes où les grands événements

ressortent mais où manque la moitié des dates, des prénoms et des noms de famille ; où restent les noms de villes mais où ne figurent plus que quelques noms de rues et presque aucun paysage. Ce que furent l'école, le service militaire, l'apprentissage, les mariages, les divorces et les deuils, je l'ai recueilli, mais pour toujours sont perdues les conversations fugaces, les humeurs de telle grand'tante saugrenue, les couleurs de telle journée.

Depuis que mon père est malade, en même temps, la curiosité que j'ai de connaître son passé et la gêne que j'ai à lui poser des questions se sont développées. Je n'envisage point sa mort, encore qu'il faudra bien m'y résoudre quand j'arriverai au récit de ses derniers mois, quand j'aurai compris ce que cachent les allusions et les recommandations des médecins, mais je sens qu'il faut que je me hâte. Comment pousser mes investigations sans lui donner le soupçon que je l'épie, comment le questionner sans lui laisser penser qu'il est perdu ?

Là où j'ai vraiment pu l'interroger, c'est au cours d'un voyage que nous avons fait ensemble en auto il y a peu de temps. Je conduisais. Il était assis près de moi, désœuvré. Il parlait. D'abord, j'ai eu quelque difficulté à le faire se livrer, puis j'ai su flatter son amour-propre et il y a bientôt consenti. La route était facile ; les lignes droites nombreuses et longues. Grâce à cette monotonie du parcours, malgré ma faible mémoire, mais aidé par tout ce que déjà je possédais, j'ai fini par ordonner un assez grand nombre de faits, de situations, d'épisodes et d'images qui sont sa vie que je vais dire.

Mon père est né dans un hameau du Poitou, à Louneuil, près de Poitiers, dans une maison qui depuis a été vendue, mais où j'ai moi-même fait des séjours enfant,

quand ma grand'mère vivait encore. C'était une simple maison donnant sur deux rues, dont la principale du hameau. Je crois qu'il serait mieux d'écrire que ces rues n'étaient que des chemins. La maison était revêtue d'un très pâle crépi rose. Les fenêtres, la porte pleine ouvrant sur la cour ainsi que le portail étaient peints de bleu clair. Je ne sais si ces couleurs aimables existaient du temps de mon grand-père. Je présume que oui. La maison m'a toujours donné l'impression d'avoir été construite depuis des siècles. Elle était pour moi le type même de l'habitation paysanne. C'est toujours elle que j'imaginai quand je voulais situer dans ma pensée une scène campagnarde, me fût-elle inspirée par l'histoire romaine ou par une chronique du temps de Louis XIV. Aussi, étais-je loin de concevoir que son crépissage ou que ses peintures aient pu être autrefois d'une couleur différente. Ce bleu et ce rose convenaient à mon humeur optimiste. Je doute que pour expliquer le caractère pessimiste de mon père, j'en sois venu à admettre que, de son temps, les murs fussent gris, ou vermoulués les portes et les fenêtres.

Les pièces étaient peu nombreuses. D'abord une cuisine donnant sur la cour et séparée de la maison proprement dite par un jardinet surélevé, digne en tous points de ceux qu'on voit dans les cours cimentées des grandes villes et tel qu'il paraissait prouver que la place peut manquer là où on s'y attend le moins. Mais il était plein de giroflées et de roses trémières, bordé de thym, d'oseille, de ciboule, tout éclatant, entre ses trois murs et sa grille à portillon, d'odeurs végétales.

Au rez-de-chaussée de la maison, une seule pièce garnie de deux grands lits à rideaux. A droite s'élevait une cheminée d'un noir cru de goudron et si paradoxalement haute qu'on aurait pu supposer qu'elle était faite pour des géants. Les grandes personnes elles-mêmes devaient monter sur une chaise pour atteindre les pape-rasses jaunies qui traînaient toujours sur le dessus entre

un assemblage de chandeliers de cuivre jamais astiqués et jamais employés. Cette gymnastique me paraissait chaque fois un peu ridicule ; mais, — tant la cheminée aussi était large — on pouvait s'asseoir devant en grand nombre pour recevoir la chaleur d'un foyer où flambaient sans cesse durant l'hiver, entre-croisées, les longues et nerveuses javelles de sarments. A gauche s'ouvrait une fenêtre près de laquelle ma grand'mère disposait sa table à ouvrage et son bâton encoché pour le pain. Un escalier de bois, prenant dans la pièce, menait sans façons au premier étage composé d'une chambre également garnie de deux grands lits à rideaux mais entre lesquels se retranchaient de mystérieuses et tentantes armoires à linge et à confitures, dont les panneaux vernis étaient si lisses et si brillants — ma grand'mère avait des vertus hollandaises — qu'on pouvait presque s'y mirer. Cependant, une glace dominait la commode. Mais elle était protégée des mouches par une gaze verte qui la protégeait aussi des regards. Sur la commode, sous un globe, se morfondait depuis combien d'années une couronne de fleurs d'oranger toute ternie.

Sur le côté de la maison, étaient construits des clapiers d'où sortaient de puissantes odeurs. Dès qu'on approchait, les lapins, les cobayes se terraient furtivement, en faisant un froufrouant bruit de pattes sur la litière. Contre les clapiers : une écurie désaffectée, toujours pleine de foin ou d'herbe fraîche, des cabinets vétustes et nauséabonds. Au fond enfin, un hangar encombré comme un capharnaüm où découvrir mille trésors. L'établi de tonnelier de mon grand-père, un vieux break, un char à bancs, une charrette au brancard cassé — souvenir d'un accident qui avait failli coûter la vie à ma grand'mère tout en la défigurant et qui apparaissait à mon âme d'enfant comme une puissance tragique du destin — étaient enchevêtrés dans un fouillis d'objets accrochés aux murs et aux chevrons (outres, pièges à alouettes, ridelles, scies, cercles de barriques, cordages, varlopes, échelles, faux,

valises à damiers, mesures en étain, poids anciens, seaux à lait, raphias, fils de fer, outils hétéroclites, chiffons, tiges soufrées, fusils rouillés, moules et pelles à pain, harnais, gaules à noix, paniers à tourte) où les araignées avaient fini par filer un réseau si serré qu'on ne pouvait s'y aventurer sans avoir le visage chatouillé par leurs toiles, mais qui résumaient éloquemment la longue vie de mes grands parents.

Dans cette maison si simple ce que, cependant, j'avais jugé le plus remarquable, c'étaient les lits. Ils avaient la forme d'étranges bateaux. On s'y trouvait juché, très au-dessus du sol, sur plusieurs couettes où l'on enfonçait mollement. Les énormes et chauds édredons de satinette rouge dont on était recouvert étaient si légers malgré leur apparence qu'on ne les sentait pas. Le tout était surmonté d'un ciel d'où tombaient d'amples rideaux à dessins sauvages qui enfermaient et cachaient le lit et son dormeur.

C'est dans un de ces lits qu'étaient nés et qu'étaient morts mon grand-père et ma grand-mère, dans un de ces lits qu'à eux deux ils avaient fait mon père, dans un de ces lits qu'il était venu au monde et que moi-même bien plus tard j'avais passé des nuits et des nuits de mon enfance, mais maintenant ces lits avaient disparu. Mon père les avait fait vendre publiquement. Un à un, ils s'en étaient allés meubler telles chambres semblables du village, ayant perdu dans ce changement de lieu, leur identité et leur qualité de témoins. Ce qu'ils avaient vu, entendu, supporté ou porté était mort par le seul fait qu'ils avaient changé de place et de compagnie. Et si je conserve le souvenir des soirs, des nuits et des matins, où, enfermé à l'intérieur des mystérieux rideaux, j'en faisais le siège d'une barque, d'une diligence, d'un dirigeable, d'une caverne ou d'une tente indienne (y menant une vie aux épisodes toujours prévus et toujours nouveaux de marin, de cocher, d'aéronaute ou de trappeur avec tant d'objets imaginaires indispensables mais dont l'emplace-

RAYMOND GUÉRIN

Quand vient la fin

Devant un homme qui meurt, que de questions se posent! Plus pressantes, si l'on a vu l'homme tous les jours, s'il vous a irrité, fâché, déçu; s'il était votre père.

Celui-ci a toujours vécu comme un malheureux, subi le joug de son métier avec une servilité telle que ses maîtres exigeaient de lui des années de labeur avant de lui accorder un jour de vacances. Il tombe enfin dans le trou sans fond d'une immonde maladie : un cancer à l'anus. Il meurt. Mais voici que son fils se souvient aussi de son goût pour la bonne chère, pour les femmes, pour l'argent. Que vaut un homme? Qu'a-t-il voulu?

Raymond Guérin est l'homme des vérités particulières, du petit détail amené au rendement le plus fort. Plus d'une page de cette nouvelle « vie de mon père » fera songer le lecteur aux *Souvenirs entomologiques* de Fabre.

nrf

